

**La confiance fait
des miracles**
selon Thérèse de Lisieux

Tanguy Marie Pouliquen

8^e édition

EdB | PETITS TRAITÉS SPIRITUELS

Spiritualité

I.

**LA CONFIANCE
DE THÉRÈSE DE LISIEUX
AU CŒUR MÊME DE SA FRAGILITÉ**

L' amour divin appelle Thérèse à la folie de l'amour. Cela l'engage à la confiance et au don de soi, alors même que la sainte est blessée psychologiquement. Mais de quelle blessure s'agit-il ? La petite Martin a tout pour elle : des parents qui s'aiment, un niveau social élevé, des sœurs affectueuses, une vie familiale rythmée par la religion. Si l'on parle de *blessure profonde chez Thérèse*, c'est pour désigner celle de la toute jeune enfant perturbée par l'amour angoissé de sa mère. Madame Martin, Zélie, a perdu quatre de ses enfants, dont trois en bas âge, transmettant inconsciemment à la petite dernière son angoisse de la mort : elle avait

peur de perdre un nouvel enfant. Cette première blessure se vérifie dans le prénom même de la sainte : elle porte celui de sa sœur, décédée juste avant elle ! Mais la blessure de Thérèse ne s'arrête pas là. Sa blessure de départ sera renforcée par des blessures de séparation ¹. Thérèse va-t-elle en rester là ? Non. *Le lieu de sa guérison sera celui de sa confiance en Dieu au cœur même de sa fragilité psychologique.*

1 - La fragilité accueillie avec confiance

La blessure d'abandon de Thérèse

Dès son plus jeune âge, Thérèse a pris la place d'une morte ! Cet *environnement de la mort* se manifeste dès les premiers instants de sa naissance. Près de quinze jours après sa venue au monde, Thérèse refuse de « reprendre le sein », mettant ainsi sa vie en danger. Le problème se répète au deuxième mois : elle ne veut plus se nourrir. La seule solution, décidée à regret par ses parents, est de la confier à une nourrice appelée Rose,

1. Pour une réflexion fondamentale sur le rapport entre pathologie et vie chrétienne, voir le livre de référence d'Antoine VERGOTE, *Dettes et désirs*, Le Seuil, 1978. Pour une présentation psychologique de la relation chez Thérèse de Lisieux entre blessure d'abandon et cheminement dans la confiance, nous renvoyons au livre synthétique de Jean CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour. L'itinéraire pascal de Thérèse de Lisieux*, Cerf, 2005.

nom significatif quand on sait l'affection qu'a eu la sainte pour les roses, jusqu'à vouloir en faire « pleuvoir sur la terre ». Le premier contact sera le bon : Thérèse cherche le sein et recommence à s'alimenter. Dès lors, Thérèse est séparée de sa mère pendant une année.

Voilà bien des épreuves pour une enfant qui n'a que quelques mois, inscrivant dans son petit être une incertitude profonde. Son caractère est pourtant optimiste et joyeux. Elle a un cœur d'or, elle est avenante, même si elle est également nerveuse et hypersensible, voire perfectionniste : elle pouvait facilement se mettre en furie. Le souvenir qu'elle a par ailleurs de ses années à Alençon est positif. Enfant choyée, elle profite de son environnement familial élargi aux cousins, oncles et tantes, objet de l'attention de tous comme il se doit pour une petite dernière tant attendue et tant aimée. *Blessure et force de vie* caractérisent donc la petite Martin. Mais un événement dramatique va accompagner son plus jeune âge, événement qu'elle qualifie de passage par le « creuset de l'épreuve » (A, 12 r°) : la mort prématurée de sa mère chérie.

Zélie Martin meurt et Thérèse n'a que quatre ans. Elle se rappelle précisément la cérémonie de l'extrême onction qui a « imprégné son âme » (A, 12 r°), mais aussi le moment où son père l'a aidée à embrasser sa maman une dernière fois. Elle se souvient du cercueil dont elle comprend très bien la signification. Mais son cœur est dans la détresse lorsqu'elle souligne ne pas

avoir pu parler de ce qu'elle « ressentait », car visiblement « personne n'avait le temps » (A, 12 r°) de s'occuper d'elle. À l'évidence, l'enfant est blessée. Le sentiment d'être abandonnée s'imprègne profondément dans son être fragile, lui faisant revivre les périls rencontrés aux premières heures de sa très jeune existence : la fragilité de la vie. Elle décrit elle-même les changements que cela provoqua en elle : « Mon caractère changea complètement ; moi si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès. Un regard suffisait pour me faire fondre en larmes ; il fallait que personne ne s'occupe de moi pour que je sois contente. » (A, 13 r°)

Une fragilité partagée au cœur de l'affection familiale

Une nouvelle période de vie commence, la plus difficile, dit-elle, marquée par une refonte de sa psychologie : apparitions de scrupules, perfectionnisme latent, sensibilité à fleur de peau, hyper-émotivité, autant de symptômes qui *qualifient de névrotique sa psychologie blessée*. Thérèse fait à nouveau l'expérience de sa pauvreté humaine. Sa fragilité psychologique – dorénavant caractérisée par une névrose d'abandon – lui fait choisir une autre maman, sa grande sœur Pauline : « Eh bien ! moi, c'est Pauline qui sera ma Maman. » (A, 13 r°) La chance de Thérèse est sa famille : elle est unie, chaleureuse et Thérèse jouit de l'affection réelle de ses deux grandes sœurs, Pauline et Marie, et d'une

complicité toute fraternelle avec Céline – toutes les trois deviendront d'ailleurs carmélites à Lisieux. Son père est son « Roi chéri » au « cœur maternel » (A, 13 r°) avec qui elle est fortement en confiance, par ses chants, par sa prière, par les moments passés ensemble à la pêche... La maladie de Louis Martin, après l'entrée de Thérèse au Carmel, n'en marquera sa fille que davantage.

C'est dans ce climat de tendresse, mais aussi de faiblesse partagée, que Thérèse déménage d'Alençon à Lisieux, comme pour mieux tirer un trait sur le passé. La psychologie de Thérèse est tout simplement blessée. Il s'instaure en elle un décalage entre sa rapide maturité spirituelle et sa maturité humaine qui grandira lentement au contact de sa nouvelle maman, Pauline. La nature, les églises ouvrent le cœur de Thérèse à la transcendance de Dieu. À six ans déjà, elle s'engage pour Dieu en regardant au bord de la mer la ligne d'horizon : « Près de Pauline, je pris la résolution de ne jamais éloigner mon âme du regard de Jésus, afin qu'elle vogue en paix vers la patrie des Cieux. » (A, 22 r°) Thérèse, profondément en confiance avec les siens, *choisit d'établir sa confiance en Dieu* : en un avenir qui l'attire vers les flots de l'infini.

Pour l'heure, Thérèse est consciente de grandir grâce à l'affection de ses proches (A, 22 r°) qu'elle doit néanmoins quitter, pour commencer à huit ans sa *scolarité à l'abbaye bénédictine de Notre-Dame du Pré*.

Cela *lui est pénible* – ce sont, dit-elle, « les cinq années les plus pénibles de ma vie » – mais la présence de Céline, pleine de gaieté, l'aide à dépasser l'épreuve. Pleureuse et sensible à l'excès, Thérèse en tombe parfois malade. Sa présence à l'école révèle ses qualités de conteuse – elle est d'ailleurs « déjà » appelée « petit docteur » par un prêtre qui lui faisait le catéchisme –, mais aussi son intelligence vive, car elle est « presque toujours la première de sa classe ». Mais seule la chaleur du foyer familial des Buissonnets « épanouit son cœur » (A, 22 r°). Thérèse grandit donc dans cet équilibre fragile, mis à mal par une nouvelle épreuve de séparation.

*Nouvelle blessure de séparation...
et guérison mariale*

Pauline entre au Carmel. À neuf ans, Thérèse subit cette séparation comme une épreuve qui vient « briser son cœur » (A, 25 v°). Cette brisure est amplifiée par la promesse non tenue de sa sœur aînée qui lui avait dit qu'elle l'attendrait avant de partir « dans un désert lointain ». Ce désert est donc le Carmel, là où l'âme peut être « seule avec le Seul ». Cette brisure du cœur provoque aussi la réactualisation de sa blessure d'enfance : elle doit *se séparer pour la troisième fois d'une mère* – après sa mère Zélie et sa nourrice Rose. « Comment pourrais-je dire l'angoisse de mon cœur ? » C'est également le fait de l'avoir appris par surprise qui la blesse. La confiance

est ébranlée. Thérèse est provoquée à s'enraciner plus profondément en « Jésus seul », et non dans des attaches affectives de simple compagnie.

Thérèse tombe malade : son équilibre psychologique, durement éprouvé par la séparation, est lui aussi atteint jusqu'à sombrer dans une *étrange maladie à tendance psychotique*, qualifiée par Céline de « délires, convulsions, [...] d'accès quasi continuels de frayeurs délirantes, accompagnés souvent de grands mouvements solitaires désordonnés » (PO). La situation est grave. Seule le sourire d'une nouvelle mère peut la guérir de sa torpeur.

C'est ce qui se produit avec l'*intervention de la Vierge Marie* : « Tout-à-coup, la Sainte Vierge me parut belle, si belle que jamais je n'avais vu rien de si beau, son visage respirait une bonté et une tendresse ineffable, mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut le "ravissant sourire de la Vierge". Alors toutes mes peines s'évanouirent. » (A, 30 r°) La situation manifeste une interférence entre le psychique et le spirituel : dans son lit, Thérèse criait « Maman, Maman » tandis que sa sœur Marie, nouvelle maman, jouait ici la « personne-transfert » qui implorait la Vierge Marie de venir au secours de sa petite sœur. Par ailleurs, la confiance de son père – Louis Martin – est importante lorsqu'il demande à sa fille Marie d'aller faire dire des messes à Notre Dame des Victoires pour la guérison de sa petite

dernière : c'est durant cette neuvaine que le miracle marial se déroula. Thérèse, dans cette épreuve, est forte mais impuissante, confiante mais aussi pauvre car opprimée, pleine d'espérance mais également humiliée par son incapacité à réjouir les siens.

La guérison de Thérèse est directe : « La petite fleur allait renaître à la vie. » (A, 30 v°) L'intervention du Ciel par la médiation d'une nouvelle Mère, la Vierge Marie, provoque le dénouement d'une situation grave. Certes, la tendance psychotique a disparu, mais la structure psychologique de Thérèse demeure fragile. Par ailleurs, elle a révélé des dispositions spirituelles étonnantes : *jamais elle n'a manifesté sa méfiance à l'égard de Dieu.* Au contraire, son ouverture d'âme est entière : Thérèse a confiance en l'intervention divine qui s'est manifestée par la Mère de Dieu. La confiance dans la faiblesse, voilà l'heureuse association qui caractérise dorénavant la personnalité de cette jeune fille âgée de onze ans. Blessée mais aimée, fragile mais confiante, ainsi apparaît Thérèse au milieu de sa famille. Comment comprendre le soubassement humain qui porte cette confiance spirituelle ? L'expérience de l'amour apparaît comme première chez elle. Elle est plus profonde que le sentiment d'avoir reçu le prénom d'une morte ; mais Thérèse reste blessée, car la blessure d'abandon demeure lancinante : confiance ou mort, la jeune fille devra choisir.

Thérèse doit donc gérer son ambivalence affective. En clair, elle doit se positionner pour choisir son camp,

en intégrant *la Vie plus forte que la mort*. C'est ce qu'elle fait. La petite fleur devient une belle fleur ; le printemps a fait éclore son fruit, « doucement, suavement », de telle sorte que cinq ans après, dit-elle, cette fleur « s'épanouissait sur la montagne fertile du Carmel » (A, 30 v°). En attendant, trois mois après la guérison de son étrange maladie, Thérèse va visiter paisiblement les lieux de son enfance, Alençon, où elle peut même prier sur la tombe de sa maman. La future sainte a retrouvé son équilibre psychique, même si certains scrupules demeurent.

L'Eucharistie ou la confiance dans l'Amour

Une autre étape attend la « nouvelle » Thérèse : *la communion eucharistique permet à la confiance de se déployer*. La présence de Jésus Eucharistie lui apporte le soutien nécessaire, mais aussi la clé de son discernement. À la joie retrouvée de se sentir à nouveau bien avec les siens s'ajoute la prise de conscience du lieu de la vraie joie : non pas celle d'être entourée et admirée, mais celle d'appartenir à Jésus seul, « l'unique bien » de son âme. La « visite » de la première communion est celle « d'un baiser d'amour [...], d'une fusion » (A, 35 r°). Mais, se sentant encore très faible, elle demande à Dieu de lui « ôter sa liberté ». Le lendemain de la communion a d'ailleurs été « empreint de mélancolie » (A, 36 v°).

Seule la grâce de Noël 1886, à quatorze ans, lui permettra de ne plus opposer le sentiment d'être aimée avec celui de la liberté. C'est là seulement que sa vocation pourra prendre son envol définitif, puisque Dieu n'appelle que des âmes libres à lui répondre amour pour amour. D'ailleurs, ses audaces pour avancer son entrée au Carmel seront le signe de la guérison de son inhibition.

En attendant, la communion eucharistique est aussi l'occasion de se consacrer à la Vierge Marie : elle se jette « dans les bras de sa nouvelle Mère » et lui demande de bien veiller sur elle. La venue de Jésus hostie, accordée pour les « principales fêtes », lui fait découvrir le lien positif entre le « grand désir de Dieu » et « l'amour de la souffrance » : « La souffrance devint mon attrait, elle avait des charmes qui me ravissaient sans les bien connaître. Jusqu'alors, j'avais souffert sans aimer la souffrance, depuis ce jour [discussion avec Marie, sa sœur] je sentis pour elle un véritable amour. Je sentais aussi le désir de n'aimer que le Bon Dieu, de ne trouver de joie qu'en lui. » (A, 36 r^o-v^o) Cet *attrait pour la souffrance* chez une personne ayant une névrose d'abandon peut surprendre, voire inquiéter ! Thérèse découvre simplement que la communion eucharistique est le sacrement de la Pâque du Christ, mort d'amour pour le salut des hommes. *Amour et souffrance se présentent donc comme indissociables*. Elle découvre dans ce lien ineffable un lieu de grandes consolations (A, 36 v^o).

La fragilité maintenue

Pour l'heure, Thérèse reste psychologiquement scrupuleuse : le fond de sa structure psychique est toujours porté par la *peur d'être abandonnée*, ce qui provoque en retour le besoin d'être parfaite aux yeux des autres. Mais cette « maladie des scrupules » (A, 39 r°) prend un tout autre accent dans sa treizième année, plongeant la jeune fille dans des « larmes amères ». La cause est double. Tout d'abord un terrain prédisposé, ensuite une préparation à la seconde communion qui l'aura effrayée. Elle a vécu pendant plus d'un an ce qu'elle appelle « un martyre » : elle est accablée de pensées troublantes, coupables et honteuses (puberté ?).

Ce terrain maladif fragilise Thérèse qui *ne supporte plus dorénavant d'aller seule à l'école* puisque Céline a fini sa scolarité. Elle en tombe malade et son père se résout à lui faire donner des cours particuliers. Cette situation difficile est renforcée par le départ de sa « quatrième mère », sa sœur Marie ayant elle aussi décidé d'entrer au Carmel de Lisieux. Cet événement n'est pas sans réactiver chez la jeune fille un sentiment d'abandon : « Elle était mon seul oracle » (A, 41 v°-r°) ; « À chaque fois que je passais devant la porte de sa chambre, je frappais jusqu'à ce qu'elle m'ouvre et je l'embrassais de tout mon cœur, je voulais faire provision de baisers pour tout le temps que je devais en être privée. » (A, 43 r°) Durant cette même période, Thérèse se fait également « des peines de tout ».

Comment la sainte va-t-elle réagir devant ce vide affectif renforcé par le départ simultané de Léonie, entrée quant à elle chez les sœurs clarisses ? Certes, elle est encore « insupportable par sa trop grande sensibilité » (A, 44 v°), mais c'est *vers le haut que va grandir sa confiance* : vers la communion des saints, vers les âmes innocentes que sont ses frères et sœurs décédés. Le résultat ne se fait pas attendre : elle retrouve la paix. Pourtant, l'équilibre humain reste fragile, elle qui « pleure d'avoir pleuré » : elle reconnaît être encore « dans les langes de l'enfance ». Seul un miracle peut la faire sortir de cet état infantilisant marqué par une sensibilité à vif.

2 - La fragilité libérée par la confiance

La confiance mise au large par la grâce

Le miracle a lieu le jour de *Noël 1886* alors qu'elle aura quatorze ans quelques jours plus tard. Cette date marque la fin de la deuxième période de sa vie, la plus douloureuse, période qui a commencé, rappelons-le, à la mort de sa mère. Dès ce Noël, sa course vers les sommets de la vie se fera à pas de géant. Que s'est-il donc passé ? Comment la jeune fille a-t-elle pu changer si rapidement ?